

**Georges Bohas, *L'illusion de l'arbitraire du signe*, « Rivages linguistiques », Presses Universitaires de Rennes, 2016, 120 pages, ISBN 978-2-7535-5042-1**

**Christophe LEMARDELE**

E-mail : [ch.lemardele@gmail.com](mailto:ch.lemardele@gmail.com)



L'anthropologue Alain Testart, défenseur et épistémologue des sciences sociales, avait affirmé, au détour d'une phrase, que la linguistique n'était pas une science sociale. Ayant pris ses distances avec l'anthropologie structuraliste pour remettre sur le métier la notion d'évolution, il voyait en effet la possibilité simple et naturelle d'établir des arbres phylogénétiques en linguistique comme en biologie. Mais, comme il le rappelait lui-même, il ne s'agit là que de linguistique historique. Que la linguistique puisse ne pas être une science sociale demanderait d'autres prolongements car, bien que l'on puisse penser cette discipline comme étant au carrefour des sciences dures et des sciences « molles », il semble impossible de nier son caractère social : une langue est nécessairement le produit d'une société. Malgré cette évidence, le petit ouvrage du linguiste Georges Bohas nous montre qu'une langue est aussi et avant tout physique. Dans sa conclusion, les liens directs qu'il suggère entre

linguistique et sciences cognitives sont, de fait, irrécusables.

Dans son introduction, Bohas passe sans doute trop rapidement sur le point de discord central dans le domaine de la linguistique, le lecteur pourra combler ce manque en lisant l'article de Mihai Dat, « Du Cratyle à la Théorie des Matrices et des Étymons : une longue tradition dans le débat sur la motivation ou l'arbitraire des mots » (*Langues et Littératures du Monde Arabe* 10 (2016), p. 48-78). Ne souhaitant visiblement pas s'attarder sur le postulat qu'est l'arbitraire du signe, « selon lequel le signe linguistique combine un concept et une image acoustique, plus techniquement, un signifiant et un signifié » (p. 16), il préfère d'emblée en venir à la *Gesture theory* représentée par Alexander Jóhannesson, qui avait souligné le lien entre courbure et dorsale dans des unités lexicales de l'indo-européen et de l'hébreu : « L'interprétation de cette corrélation non arbitraire entre articulation et sens fournie par ces linguistes de la *Gesture theory* était que l'homme primitif imitait par ses organes buccaux les gestes correspondants » (p. 10). Mais c'est le structuralisme, puis le générativisme qui se sont développés.

Si Bohas retrouve aujourd'hui ces travaux linguistiques généraux, il n'est pas parti de là. Travaillant de manière empirique sur le lexique de l'arabe classique, il en est venu progressivement à élargir une théorie, qui n'était au départ que lexicologique, à la linguistique générale. Constatant le caractère non arbitraire du signe dans les langues sémitiques, fallait-il accepter qu'il ne puisse s'agir que d'une propriété de cette famille de langues, prolongeant l'isolement de ces langues provoqué par la notion de racine triconsonnantique (p. 28-34) ? Après avoir développé ses intuitions pour en établir la théorie dans les langues sémitiques, de la matrice de traits phonétiques au radical ou au morphème, en passant par l'étymon composé de phonèmes (p. 40), il en vient donc désormais à mettre cette théorie à l'épreuve dans d'autres langues. Georges Bohas conteste donc le célèbre postulat établi par Ferdinand de Saussure concernant l'arbitraire du signe et il le fait sur une base éminemment linguistique : la linguistique structuraliste en est restée au niveau du morphème

comme unité minimale signifiante alors qu'il est possible d'aller à un niveau inférieur, le niveau submorphémique.

Le premier chapitre, « L'organisation submorphémique », est le plus important de l'ouvrage. La notion d'arbitrarité est évidente au niveau du morphème et cela se comprend aisément si l'on pense le développement linguistique du concret vers, toujours, une plus grande abstraction. C'est pourquoi il importe d'aller au niveau du phonème, unité minimale non significative selon Troubetzkoy, et surtout vers la notion de trait phonétique (Annexe II, p. 108-111). Quoi qu'il en soit, le principe d'arbitrarité supporte quelques exceptions (p. 17-18), qui sont déjà de l'ordre d'une mimophonie, c'est-à-dire en lien avec une reproduction acoustique du réel, sans être pour autant des onomatopées. Pour ce qui est du niveau submorphémique : « Quand nous disons que *šamma* « flairer » (...) est motivé parce qu'il est un développement de la matrice [+ nasal] [+ continu], il n'y a en cela aucune onomatopée du type *glou-glou* » (p. 50)... S'appuyant alors sur les travaux concernant l'anglais de Robin Allott, de Line Argoud et de Dennis Philips, Bohas en vient à établir avec eux une « corrélation phonosémantique », cela à « un niveau significatif en-dessous de celui du morphème » (p. 26). La voie dans cette direction est évidemment étroite et périlleuse, ce que ne manqua pas de faire remarquer l'évaluateur du manuscrit (p. 22), mais, d'une part, il importe d'aborder une langue également dans sa diachronie – en l'occurrence, de remonter vers le vieil-anglais –, d'autre part, se voir opposer des difficultés n'entraîne pas de renoncer à une hypothèse mais bien au contraire de persévérer pour l'étayer. Le refus de considérer de nouvelles approches pose question – visiblement, l'évaluateur aurait ressenti une « gêne relative »... – car la finalité d'une science n'est pas d'établir un savoir indépassable mais bien de dépasser un savoir établi, de manière à pouvoir réduire au mieux l'écart entre le niveau théorique et le niveau où l'on observe le réel (A. Testart, *Essai d'épistémologie. Pour les sciences sociales*, Paris, 1991, p. 113-114). Autrement dit, ce que l'on oppose à Georges Bohas relève du préjugé récurrent concernant les sciences sociales : la linguistique n'étant pas une science dure, tout chercheur s'efforçant de travailler dans ce sens se voit discrédité. Or, comme l'avait montré Testart dans son essai sur les sciences, il n'y a pas de dichotomie entre différentes sciences, seuls leurs objets d'étude diffèrent, et les sciences sont autonomes et se complètent car elles n'apportent qu'un point de vue incomplet sur un objet. Toute science est donc légitime à être scientifique...

En repartant du domaine qu'il connaît le mieux, l'arabe, Georges Bohas a beau jeu de réduire à néant un savoir qui s'est voulu scientifique, alors qu'il n'est que grammairien au départ, avant tout descriptif, pour devenir dogmatique, concernant la racine des langues sémitiques. Malgré les trous de plus en plus béants dans la théorie, ce qui devrait engendrer une gêne de moins en moins relative, les philologues de ces langues y ont toujours recours et trouvent même tout à fait confortable d'avoir des dictionnaires organisés en fonction de cette racine triconsonnantique. Il remarque d'ailleurs que la notion même d'une racine de consonnes implique la parenté phonosémantique, ce qui sous-entend que le rejet de son hypothèse par les sémitisants n'est pas cette fois de l'ordre de la linguistique générale – refus d'admettre une quelconque remise en cause de l'arbitraire du signe – mais de l'ordre de la philologie qui s'arrange trop bien d'une racine intangible, même si elle s'avère fautive d'un point de vue linguistique. Quoi qu'il en soit et bien que le terrain soit miné, l'A. propose de « soutenir l'hypothèse que le trait phonétique est pertinent pour représenter la structuration lexicale » (p. 37). Pour ce faire, il importe d'introduire la notion d'invariant notionnel, tel que défini par Philips : « un ensemble de représentations mentales complexes découlant des tentatives de l'esprit en vue de catégoriser sa propre expérience » (p. 37, n. 35). Ainsi, « dans ce nouveau cadre théorique, l'unité minimale est composée de traits et non pas de phonèmes, et d'un invariant notionnel et non pas d'un signifié au sens saussurien » (p. 37), c'est-à-dire que « le concept de la chose désignée est lié à un signifiant » (p. 40), mais au niveau submorphémique, ce qui rend la recherche difficile. Autrement dit, ce n'est pas parce que le signe semble arbitraire qu'il l'est et, quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir de hasard total dans la constitution des langues (p. 20), c'est forcément un phénomène cognitif. Comme le dit si bien Bohas lui-même : « Cette motivation qui tient à l'organisation même de l'être humain est le plus

souvent inconsciente, et c'est sans doute pour cela que le principe de l'arbitraire du signe apparaît évident à beaucoup » (p. 50). Or, comme chacun sait, inconscient ne signifie pas absence de sens – il n'est nul besoin d'avoir recours à Lacan pour accepter cette évidence –, donc le signe linguistique motivé inconsciemment est forcément porteur de sens, ce que Bohas appelle une motivation intrinsèque du signe. La démonstration d'une telle motivation se trouve dans de nombreuses langues pour ce qui concerne le nez. On a en effet bien souvent la combinaison du son [+ nasal] et de l'invariant notionnel « nasalité » (p. 50-51). Comme le dit si bien Sophie Saffi : « Ce qui associe le signifiant et le signifié, ce qui les rapproche, ce qu'ils ont en commun au point d'être les deux faces indissociables du signe, c'est ce recours au sensoriel : le son – ou, pour être plus précis, l'image acoustique du son – et le sens n'existent que dans leurs relations de référence aux sensations corporelles ».

Le chapitre 2 est consacré au problème de l'homonymie, particulièrement représenté en arabe, qui manque à être expliqué sans une théorie recourant aux combinaisons de traits phonétiques. Le chapitre 3 développe la combinaison en arabe du trait [dorsal] et de l'invariant notionnel « courbure », qui donne des sens de forme concave, convexe, voire circulaire. Le chapitre 4 prolonge le précédent dans d'autres langues, en turc, en peul et en songhaï, deux langues africaines, et en français. Dans sa conclusion, Bohas reprend et prolonge l'explication concernant le lien entre la forme courbe de la langue (l'organe) et la désignation de formes courbes dans la langue (le lexique). Ainsi que l'a souligné Allott, le rôle de l'imitation est crucial dans l'acquisition du langage et la langue mime le mouvement du corps. L'arbitraire du signe se trouve invalidé : « dès que l'on aborde les niveaux submorphémiques composés de traits, où gisent les vraies unités minimales de la signification, l'illusion se dissipe et la relation intrinsèque entre le son et le sens se manifeste clairement » (p. 105). Mais, comme le souligne l'A., ce principe n'était après tout qu'un choix théorique, avant tout heuristique, qui fit considérablement progresser la linguistique. Il importerait donc qu'il n'empêche pas une nouvelle avancée considérable dans cette discipline consistant désormais à « démêler l'enchevêtrement du son et du sens au niveau submorphémique » (p. 105).

